

Dictée du lundi 18 janvier 2016 :

Lettre de Jean-Jacques Rousseau à d'Alembert, dite « lettre sur les spectacles ».

Cette lettre est la réponse de JJR à D'Alembert, sur son article « Genève », dans l'Encyclopédie, en 1757, où il déplore le maintien d'une rigueur morale qui interdit toute représentation théâtrale.

Dans sa lettre, JJR montre les « méfaits moraux » du théâtre..

Voyons comment il formule sa critique, qui vise tant la tragédie, forme théâtrale propre à l'aristocratie s'auto-éduquant les valeurs de vertu et de tradition, que la comédie, forme théâtrale propre à la bourgeoisie cherchant à se représenter. Racine et Corneille étant bien entendu les représentants les plus connus de la tragédie, et Molière celui de la comédie.

Si Rousseau les critique pareillement, c'est déjà parce que les deux évitent de s'adresser à la raison.

« Tant à la comédie qu'à la tragédie, on ne pense pas, on n'est pas amené à réfléchir. On est censé être emporté. Il n'y a aucune place pour les gens raisonnables. »

XXXX

« Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la Scène. Un homme sans passions, ou qui les dominerait toujours, n'y saurait intéresser personne : et l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien, dans la Tragédie, serait un personnage insupportable : dans la Comédie, il ferait rire, tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au théâtre le pouvoir de changer des sentiments ni des mœurs qu'il ne peut que suivre et embellir.

Un Auteur qui voudrait heurter le goût général composerait bientôt pour lui seul.

Quand Molière corrigea la Scène comique, il attaqua des modes, des ridicules ; mais il ne choqua pas pour cela le goût du public ; il le suivit ou le développa comme fit aussi Corneille de son côté. »

Vous ne sauriez me nier deux choses : l'une, qu'Alceste, dans cette pièce, est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage ridicule.

C'en est assez, ce me semble, pour rendre Molière inexcusable.

On pourrait dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de misanthrope en impose, comme si celui qui le porte était ennemi du genre humain.

Une pareille haine ne serait pas un défaut, mais une dépravation de la nature et le plus grand de tous les vices. Le vrai misanthrope est un monstre. S'il pouvait exister, il ne ferait pas rire, il ferait horreur (...).

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des uns, et du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avait ni fripons ni flatteurs, il aimerait tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens ; ou plutôt, les vrais misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi, car au fond je ne connais point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde qui, toujours charmé de tout, encourage incessamment les méchants, et flatte, par sa coupable complaisance, les vices d'où naissent tous les désordres de la Société.

Une preuve bien sûr qu'Alceste n'est point Misanthrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries et ses incartades, il ne laisse pas d'intéresser et de plaire. Les Spectateurs ne voudraient pas, à la vérité, lui ressembler, parce que tant de droiture est fort incommode, mais aucun d'eux ne serait fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui ressemblât, ce qui n'arriverait pas s'il était l'ennemi déclaré des hommes. »

« Il ne faut, pour sentir la mauvaise foi de toutes ces réponses [des partisans de la Tragédie comme purifiant les passions], que consulter l'état de son cœur à la fin d'une tragédie.

L'émotion, le trouble, et l'attendrissement qu'on sent en soi-même et qui se prolonge après la pièce, annoncent-ils une disposition bien prochaine à surmonter et régler nos passions ?

Les impressions vives et touchantes dont nous prenons l'habitude et qui reviennent si souvent, sont-elles bien propres à modérer nos sentiments au besoin ?

Pourquoi l'image des peines qui naissent des passions effacerait-elle celle des transports de plaisir et de joie qu'on en voit aussi naître, et que les Auteurs ont soin d'embellir encore pour rendre leurs pièces plus agréables ?

Ne sait-on pas que toutes les passions sont sœurs, qu'une seule suffit pour en exciter mille, et que les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes ?

Le seul instrument qui serve à les purger est la raison, et j'ai déjà dit que la raison n'avait nul effet au théâtre. »

« Je voudrais bien qu'on me montrât clairement et sans verbiage, par quels moyens il pourrait produire en nous des sentiments que nous n'aurions pas, et nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes ? »

On peut, il est vrai, donner un appareil plus simple à la Scène, et rapprocher dans la Comédie le ton du théâtre de celui du monde.

Mais de cette manière, on ne corrige pas les mœurs, on les peint, et un laid visage ne paraît point laid à celui qui le porte.

Que si l'on veut les corriger par leur charge, on quitte la vraisemblance et la nature, et le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïssables, elle ne les rend que ridicules ; et de là résulte un très grand inconvénient, c'est qu'à force de craindre les ridicules, les vices n'effrayent plus, et qu'on ne saurait guérir les premiers sans fomenter les autres.

Pourquoi, direz-vous, supposer cette opposition nécessaire ? Pourquoi, monsieur ? Parce que les bons ne tournent point les méchants en dérision, mais les écrasent de leur mépris, et que rien n'est moins plaisant et risible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au contraire, est

l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte. »

|| début de la dictée

« Qu'est-ce que le talent du comédien ? L'art de se contrefaire, de revêtir un autre caractère que le sien, de paraître différent de ce qu'on est, de se passionner de sang-froid, de dire autre chose que ce qu'on pense aussi naturellement que si on le pensait réellement, et d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui.

Qu'est-ce que la profession du comédien ?

Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent, se soumet à l'**ignominie** et aux affronts qu'on achète le droit de lui faire, et met publiquement sa personne en vente. J'**adjure** tout homme sincère de dire s'il ne sent pas au fond de son être qu'il y a dans ce **trafic** de soi-même quelque chose de **servile** et de bas. »

« Prenons-le dans sa perfection, c'est-à-dire, à sa naissance. On convient et on le sentira chaque jour davantage, que Molière est le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous soient **connus** ; mais qui peut disconvenir aussi que le Théâtre de ce même Molière, des talents duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de **ices** et de **mauvaises** mœurs, plus dangere**use** que les livres **mêmes** où l'on fait profession de les enseigner.

Son plus grand soin est de tourner la bonté et la simplicité en ridicule, et de mettre la ruse et le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt ; **ses** honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent, **ses** vicieux sont des gens qui agissent et que les plus brillants succès favorisent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissements, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit.

« Les Spectacles sont faits pour le peuple, et ce n'est que par leurs effets sur lui qu'on peut déterminer leurs **qualités** absolues. Il peut y avoir des Spectacles d'une infinité d'espèces ; il y a de Peuple à Peuple une prodigieuse diversité de mœurs, de tempéraments, de caractères.

L'homme est un, je l'avoue ; mais l'homme modifié par les Religions, par les Gouvernements, par les lois, par les coutumes, par les préjugés, par les climats, devient si différent de lui-même qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui est bon aux hommes en général, mais ce qui leur est bon dans tel temps ou dans tel pays. »

« Il **s'ensuit** de ces premières observations, que l'effet général du Spectacle est de renforcer le caractère national, d'augmenter les inclinations naturelles, et de donner une nouvelle énergie à toutes les passions.

« Plus j'y réfléchis, et plus je trouve que tout ce qu'on met en représent**ation** au théâtre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. »

Fiche accord : « même »

(à rapprocher de « tout », « quelque »)

- **Même** est un **adverbe invariable** lorsqu'il précède **un déterminant, un pronom, un adjectif qualificatif, un adverbe ou un verbe**; il a le sens de "aussi", "de plus":
 - **Même** les plus sérieux s'esclaffaient.
 - **Même** eux n'ont pas compris l'explication.
 - Non seulement ils n'avaient su se faire entendre, mais ils étaient **même** satisfaits de leur achat.
 - **Même** hier il était absent.
 - Les visiteurs pouvaient **même** toucher à la relique.
 - Il est **aussi invariable** lorsqu'il suit un nom mais qu'on pourrait le déplacer devant:

Tous les membres de la famille, les petits-enfants **même**, étaient présents (on pourrait dire *même les petits-enfants*).
 - Il est **adjectif et varie** quand il est placé entre un déterminant et un nom , et qu'on ne pourrait le déplacer dans la phrase:
 - Claude a posé les **mêmes** gestes que son père.
 - **quand il suit un pronom personnel ou un pronom démonstratif** :

Vous vous en êtes vous- **mêmes** aperçus.
Ceux-là **mêmes** qui l'avaient condamné regrettaient leur décision.
- *****Même est aussi invariable** dans des **expressions figées** comme *tout de même, quand même, même si* , etc.

Le truc Il faut écrire "MÊMES" (avec un "S") lorsqu'on ne peut pas le remplacer par "EGALEMENT", mais qu'il s'intègre dans un groupe au pluriel.

Le truc Il faut écrire "MÊME" (sans "S") lorsqu'on peut le remplacer par "EGALEMENT",
ou lorsqu'il s'intègre dans un groupe au singulier.

Jean le Rond d'Alembert, 1717-1783 :

« *Un savant chez les philosophes* »

Jean Le Rond D'Alembert, né le 16 novembre 1717 à Paris, mort le 29 octobre 1783, était fils naturel de Claudine Guerin de Tencin, femme de lettres et salonnière et du chevalier Destouches, commissaire provincial d'artillerie.

Il est abandonné par sa mère à la naissance et « exposé » sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond, qui était située dans le cloître Notre-Dame. C'est de là qu'il reçut le nom de Jean le Rond. Plus tard, il se donna lui-même celui de d'Alembert. L'officier de police chez lequel il fut porté le confia aux soins de la femme d'un vitrier, nommé Rousseau, qui demeurait rue Michel-le-Comte. Son père, sans le reconnaître, lui assura une rente de 1200 livres, qui permit de le faire élever avec soin.

Il commença ses études dans une pension et les acheva au collège Mazarin. Ses professeurs, zélés jansénistes, frappés de ses heureuses facultés, tâchèrent de le tourner vers la théologie. Il ne céda pas à leurs exhortations, sans avoir encore de vocation marquée, et, en attendant, il étudia le droit et se fit recevoir avocat en 1738. Bientôt, malgré les conseils de ses amis, qui le pressaient de chercher une situation propre à assurer sa fortune, il se livra entièrement à son goût pour les mathématiques et présenta des *mémoires à l'Académie des sciences*, dont il fut **élu membre** à l'âge de vingt-trois ans (1741). Son mémoire sur la théorie des vents fut couronné, en 1746, par l'Académie de Berlin, qui en outre nomma, par acclamation, l'auteur au nombre de ses membres.

D'Alembert vivait, depuis sa sortie du collège, chez la pauvre vitrière qui avait été sa nourrice. Pendant trente années environ, il y resta, menant une existence de la plus grande simplicité et logé dans une petite chambre qui manquait d'air et de lumière. En 1751, **Diderot**, qui avait formé le projet et préparé le plan de *l'Encyclopédie*, l'associa à cette œuvre, le chargea de composer ou de revoir les articles relatifs aux mathématiques et à la physique générale, et d'écrire le *Discours préliminaire* de ce vaste répertoire des connaissances humaines. Ce discours devait ouvrir, et ouvrit à l'auteur, la porte de **l'Académie française**, où il entra en 1754.

On voit alors sa réputation hautement établie, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. La **reine de Suède** lui conféra, en 1756, le titre d'associé étranger de l'Académie des

belles-lettres qu'elle venait de fonder. **L'impératrice Catherine II** lui proposa, en 1762, l'éducation du grand-duc de Russie avec 100 000 livres de rente ; il refusa. **Le roi Frédéric II** lui offrit, en 1763, la présidence de l'Académie de Berlin ; il refusa encore préférant aux positions les plus brillantes sa vie modeste, mais indépendante.

Entouré à Paris de la plus grande considération, il était recherché dans les salons littéraires, non seulement pour ses connaissances, mais aussi pour sa conversation spirituelle. Il fréquentait surtout la maison de **Mme du Deffant**. C'est là qu'il connut **Mme de Lespinasse**. Il trouva, ainsi que plusieurs de ses amis, tant de charme dans l'esprit de cette jeune personne, qu'ils s'habituaient à venir quelques instants avant l'heure où Mme du Deffant était visible. Celle-ci s'en aperçut, se fâcha, cria à la trahison et rompit brusquement.

La femme de lettres Julie de Lespinasse eut alors son propre salon rue Bellechasse (1764). D'Alembert y tint le premier rang. Il tomba malade peu de temps après. Elle s'établit sa garde-malade, et quand il eut recouvré la santé, il alla loger auprès d'elle. Suivant Marmontel, d'Alembert était avec elle comme un simple et docile enfant, et rien ne fut plus innocent que leur intimité. La malignité même ne l'attaqua jamais, et la considération dont jouissait Mlle de Lespinasse, loin d'en être atteinte, n'en fut que plus hautement établie. Pourtant cette liaison, du côté de d'Alembert, toujours tendre et inaltérable, ne fut pas pour lui absolument heureuse. On crut, en 1766, que Protagoras, comme dit **Voltaire**, allait épouser Mlle de Lespinasse ; mais celle-ci voulait faire un mariage d'amour, et elle n'avait pour d'Alembert que de l'amitié. Contrariée dans ses désirs, elle en ressentit une amertume qui fut pour son ami une cause de chagrin profond. Sous son portrait, qu'il lui donna en 1775, d'Alembert inscrivait ces deux vers, d'une vérité mélancolique :

Et dites quelquefois, en voyant cette image

De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui ?

Après la mort de son amie (23 mai 1776), il demeura inconsolable. Cependant la société la plus choisie et la plus brillante venait se réunir dans le petit entresol qu'il habita alors au Louvre. L'Académie française, dont il avait été nommé secrétaire perpétuel après la mort de Duclos en 1772, était entièrement sous son influence. Et quand mourut Voltaire, avec qui sa liaison depuis 1745 avait été constante, il demeura le chef du parti philosophique. Malgré une modération extrême dans ses goûts et un régime suivi avec une minutieuse exactitude, il connut avant l'âge les infirmités de la vieillesse. Il mourut, calme et résigné, à soixante-six ans.

Quoique ses travaux scientifiques aient un mérite bien supérieur à ses productions littéraires, D'Alembert, par sa situation, par ses relations, et même par ses écrits, tient une grande place dans la littérature au XVIIIe siècle. Dès qu'il eut publié son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, il prit rang parmi les philosophes et les écrivains. L'auteur se proposait d'y

établir la généalogie des connaissances humaines et d'en rechercher la filiation, soit dans l'ordre logique, soit dans leur développement historique. On lui a reproché d'avoir tenté de ramener toutes les sciences à trois facultés distinctes, la *mémoire, la raison, l'imagination*, tandis que ces trois facultés se confondent sans cesse dans leur action et qu'aucune science ne se rapporte à une faculté unique. Mais l'on ne peut qu'admirer l'esquisse historique où sont retracés les progrès de l'esprit humain, de même que la partie théorique relative aux sciences exactes. On y retrouve la justesse, la sagacité, la finesse, qui sont les qualités de son esprit ; la clarté, la noblesse et l'énergie du style. Ce discours, tout compte fait, reste au nombre des ouvrages qui honorent le plus la pensée humaine.

Un autre ouvrage philosophique de D'Alembert, *l'Essai sur les éléments de philosophie ou sur les principes des connaissances humaines*, nous intéresse ici directement par quelques passages relatifs à l'art d'écrire. « *On ne saurait, dit-il, rendre la langue de la raison trop simple et trop populaire... L'art d'écrire n'est que l'art de penser ; et celui de l'éloquence n'est que le don de réunir une logique exacte et une âme passionnée.* »

Néanmoins, dans les choses littéraires, D'Alembert manque parfois de ce tact délicat dont le raisonnement ne peut tenir lieu. Souvent aussi son style si précis a de la froideur et de la sécheresse, comme dans le recueil qu'il publia sous ce titre *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*.

L'ouvrage qu'il composa comme secrétaire perpétuel de l'Académie française, en y réunissant les éloges des académiciens morts depuis 1700, et qui est connu sous le titre d'*Histoire des membres de l'Académie française* (1779-1787), forme un recueil de notices justes, exactes et fines, dans lesquelles de nombreuses anecdotes donnent du relief aux hommes et aux choses. Mais le style en est fort inégal, souvent prolix et familier aux dépens de l'élégance. Un écrit de D'Alembert, qui lit beaucoup de bruit dans le monde littéraire à l'époque où il parut, c'est *l'Essai sur la Société des gens de lettres avec les grands*. « *Peut-être, dit Condorcet, devons-nous en partie à cet ouvrage le changement qui s'est fait dans la conduite des gens de lettres et qui remonte vers la même époque : ils ont senti enfin que toute dépendance personnelle d'un Mécène leur était le plus beau de leurs avantages, la liberté de faire connaître aux autres la vérité, lorsqu'ils l'ont trouvée ; ils ont renoncé à ces épîtres dédicatoires qui avilissaient l'auteur, même lorsque l'ouvrage pouvait inspirer l'estime ou le respect.* »

On a en outre de D'Alembert la *Traduction de quelques morceaux choisis de Tacite*, des *Mémoires sur Christine de Suède* et un *Mémoire sur la destruction des Jésuites*. Ses articles dans *l'Encyclopédie* sont presque tous relatifs aux sciences. Son article sur *Genève*, fut pour lui l'occasion de vives disputes. En faisant l'éloge de la constitution genevoise, il paraissait mettre en doute l'orthodoxie des pasteurs de cette ville, et regrettait que les spectacles y fussent encore proscrits par suite de l'arrêt qu'avait prononcé Calvin. Les pasteurs répliquèrent à D'Alembert, et **Jean-Jacques Rousseau** écrivit contre lui *la Lettre sur les spectacles*.

Dans ses écrits scientifiques, D'Alembert a une manière heurtée, obscure, qui en rend la lecture pénible : il partage ce défaut avec deux autres membres de l'Académie française, Condorcet et Laplace.

